

fond de l'étroite vallée où l'on s'était battu tout le jour, séparait les deux armées. Le combat s'était arrêté de lui-même.

Les Anglais et les partisans de lord Rosberg, épuisés par cette longue lutte, attendaient, appuyés sur leurs piques et leurs épées.

De leur côté, ceux qui n'avaient point été atteints du côté des Écossais profitaient de ce moment de répit pour reprendre leurs forces.

Quelques légères escarmouches s'engagèrent encore, puis la nuit sépara définitivement les combattants.

Le chevalier Walter d'Avenel et Mac Sweeny se consultèrent alors.

L'arrivée des renforts avait empêché une extermination fatale.

Mais, sans munitions pour recommencer la bataille, sans convoi pour nourrir l'armée, la position n'était pas tenable.

Un héraut envoyé aux alliés proposa, chose triste et grave, « l'échange des cadavres ». Il se produisit ainsi de ces cérémonies naïves et impressionnantes jusqu'à la fin de ces affreuses guerres.

À la lueur de branches résineuses tenant lieu de torches, on vit alors, dans chacun des deux camps, des hommes creusant de longues tranchées et d'autres y couchant ceux que la mort avait fauchés.

Durant cette lugubre veillée des bûcherons s'étaient répandus dans les bois, sur l'ordre du chevalier d'Avenel.

Ils étaient chargés de fabriquer une grande quantité de civières.

Le nombre des Écossais blessés était considérable.

Walter d'Avenel était arrivé à temps pour sauver l'armée de Mac Sweeny d'un anéantissement complet, mais combien de victimes étaient déjà tombées avant son apparition !

Aussi lorsque les bûcherons qui avaient survécu reparurent avec les civières, lorsqu'on eût couché sur elles ceux qui étaient incapables de marcher, les plus endurcis ne purent s'empêcher de frémir.

Recommencer la lutte le lendemain, dans ces conditions, serait pire que de la folie : c'eût été un crime. Aussi les deux généraux donnèrent-ils d'un commun accord, hélas ! le signal de la retraite.

Les blessés furent emportés d'abord, puis l'artillerie que, dès la nuit, on avait descendue de ses positions et préparée à cet effet.

Les diverses cohortes s'éloignèrent ensuite sans bruit, laissant les feux de bivouac allumés pour faire croire à leur présence.

Walter d'Avenel resta des derniers afin de protéger la marche.

Et bientôt, là où la veille tant d'être humains avaient donné et reçu la mort, il ne resta plus que des brasiers agonisants et de longues fosses.

Lorsque le jour parut, lord Rosberg aperçut les positions des Écossais abandonnées, et au loin l'arrière-garde près de disparaître.

Après un premier mouvement de dépit, il renonça à la poursuite.

Il pensa, en effet, qu'il était imprudent de chercher à forcer les lions dans leur retraite.

CLXIII. — UNE MÈRE

Walter d'Avenel était donc allé reformer son armée hors de l'atteinte des ennemis.

De nouveaux contingents, des guerriers isolés lui arrivaient chaque jour.

Parmi ces derniers se trouvait Joë, l'ancien pirate.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite à Julien, à son petit mousse, il venait combattre pour deux.

Le fils inconnu de Walter d'Avenel était demeuré au manoir de Claymore, le destin l'ayant enfin conduit auprès de ceux qui lui avaient donné le jour.

La mère et le fils étaient réunis, et ils ne connaissaient point le lien qui les unissait.

Quant à Walter d'Avenel, durant la précédente campagne, celle au cours de laquelle Julien avait été blessé, la fatalité ne lui avait même pas permis de voir son enfant.

Et aujourd'hui il en était éloigné.

Julien avait ressenti d'abord comme un grand vide autour de lui de ne plus apercevoir Joë.

Il y avait tant d'années maintenant qu'il était habitué à la présence de l'ancien pirate !

Depuis le jour où Joë l'avait arraché à sa captivité sur le *Forward*, ils ne s'étaient plus séparés.

Durant la pénible période qui venait de s'écouler, alors que l'enfant avait cru voir si longtemps la mort penchée sur sa couche, n'est-ce pas le matelot qui l'avait soigné, disputé au trépas ?

Et n'était-il pas habitué à chercher sa colossale stature comme une protection, son visage apitoyé de bon géant sans cesse tourné vers lui, dans une affection silencieuse et touchante.

La sensation d'isolement qu'il en ressentit fut si violente, au lendemain même du jour de son arrivée sous un nouveau toit, que deux larmes mouillèrent un moment ses grands cils.

Hélas ! son seul ami sur la terre d'Ecosse le quittait, le laissant dans une demeure inconnue où on lui ferait peut-être connaître bientôt la gêne de sa présence. Que deviendrait-il dans ce cas, sans parent, sans famille, sans abri et parviendrait-il à retrouver Joë ?

Marie d'Avenel, entrée sur la pointe des pieds dans la chambre du jeune homme, vit ses larmes.

— Vous pleurez, Julien, dit-elle tout émue.

L'enfant rougit en entendant sa voix, en l'apercevant.

La châtelaine s'avança alors, et le couvant de son regard empli de quelque chose de plus que la douceur, de plus que l'humaine pitié, elle murmura :

— Vous ne vous trouvez pas heureux. Vous souffrez peut-être beaucoup, et n'osez pas vous plaindre ?

— Merci, madame... — prononça Julien. Votre hospitalité est si bonne, les soins qui m'ont été donnés sont si bienfaisants, que je ne sais si je souffre encore.

— Vous pleuriez pourtant, mon enfant ?

Cette insistances, ce mot attendri troublèrent profondément l'adolescent.

Et ce fut d'une voix très basse qu'il confessa :

— C'est vrai, j'ai eu un moment de faiblesse, de découragement. Pardonnez-le-moi. C'est mal d'avoir montré de la tristesse dans une maison où l'on m'a ainsi accueilli.

— Pauvre... pauvre enfant ! balbutia Marie.

Et appuyant, avec une tendresse inconsciente, sa main sur sa tête pâle, glissant ses doigts dans ses boucles sombres, éparses sur l'oreiller :

— Non, ne retenez point vos pleurs. Quand l'âme est trop excédée, c'est un apaisement de laisser dégorger ses larmes... ô infortuné qui, à l'âge où tant d'autres goûtent la sereine tranquillité du foyer familial, avez fait un si rude et si amer apprentissage de la vie !...

Julien s'était tu, un baume posé sur sa plaie vive par ces paroles empreintes d'une compassion si vraie.

Après un moment de silence, Marie d'Avenel reprit :

— Oui, je comprends le découragement qui doit vous étreindre parfois. Ni mère, ni sœur, ni parent, personne ?

Et se parlant à elle-même :

— Oui, ce doit être affreux.

— Personne ! répéta l'enfant comme un écho funèbre.

La châtelaine vit ses yeux clos, devina de nouvelles larmes près de sourdre et que l'enfant par dignité ne voulait pas laisser percer.

Elle se reprocha d'avoir aggravé son affliction.

— Rassurez-vous, consolez-vous, dit-elle. N'avez-vous pas rencontré ici des amis ? N'y avez-vous pas trouvé un foyer ? Car cette maison sera la vôtre jusqu'à ce que vous soyez entièrement guéri... jusqu'à ce que votre ami vienne vous chercher, ou que vous ne vouliez plus d'une seconde mère auprès de vous.

— Oh ! madame ! protesta l'enfant. Vous êtes l'ange gardien que mes rêves évoquaient, entrevoyaient parfois.

Et lentement, faiblement, éprouvant le besoin de répondre à l'affection secourable que lui témoignait la châtelaine de Claymore par sa propre confiance :

— Je pleurais la destinée qui m'est faite, le départ de mon compagnon. Je me voyais de nouveau seul sur la terre !

— Seul !...

— Oh ! pardonnez-moi, vous qui vous montrez si généreuse ; c'est un blasphème, je le sais, puisque vous êtes auprès de moi !

Marie d'Avenel secoua la tête :

— Seul, répéta-t-elle. Cela est donc bien vrai ! La guerre impitoyable a donc passé là où vous avez reçu le jour et a tout anéanti, tout détruit, même la demeure, le foyer, et les êtres si chers que l'on n'oublie jamais ?

— Hélas ! gémit l'adolescent. Je ne sais plus. Tout est noir et inconnu pour moi dans ma destinée.

— Quoi, vous ne connaissez même pas votre famille ?

— La graine emportée par le vent dans le désert aride sait-elle rien de son origine ? Elle va... elle dessèche... et meurt !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! exhalait la mère éprouvée dans une supplication, serait-ce bien possible ? Des créatures humaines se trouveraient-elles ainsi jetées dans la vie sans avoir seulement un coin de terre où elles puissent revenir pour y prier, sans savoir qu'il est derrière elles une tombe pour s'y agenouiller. Hélas ! pauvres petits être sans famille, pauvres mères sans enfants, comme vous êtes à plaindre.

Prostrée par une grande anertume devant le désastre d'une existence telle que celle de l'enfant que le ciel avait conduit vers elle, accablée par le souvenir de ses propres douleurs, elle s'était assise contre le lit de Julien. Chose étrange, elle ne retrouvait plus à cette heure, sur ses traits, l'indécise ressemblance qui avait retenu ses regards dans l'oratoire de Marie Stuart.

Le hâle plaqué sur le visage de Julien par la guerre, au cours de laquelle il avait été blessé si cruellement, les longues périodes de dépérissement qu'il avait traversées, les journées et les nuits si nombreuses durant lesquelles il était demeuré incertain entre la vie et